

LE QUOTIDIEN DE L'ART

LE FOCUS DE

Marine Vazzoler



L'union fait la force

Depuis plusieurs semaines, le cliché noir et blanc d'un enfant, l'air enthousiaste et semblant marcher en marge d'une manifestation, occupe mon esprit. Du bout de ses petits doigts, il tient une large pancarte blanche sur laquelle se détache le slogan suivant : « **Parents must unite + fight** » (les parents doivent se rassembler + se battre). Est-ce la composition de la photographie ? Ou bien le message ? Je suis captivée par cette [photo](#). À tel point que je décide d'acheter le [livre](#) dont l'image sert de couverture, après l'avoir feuilleté quelques secondes. « *Parents must unite + fight* », le slogan tourne en boucle. **J'ouvre le livre, je fais défiler les pages, les photographies en noir et blanc se suivent : une femme souriante entoure son bébé de ses longs bras tandis qu'en face, ces mots fracturent la page blanche : « Who is holding the baby ? »** (qui porte l'enfant ?). Ailleurs, dans un jeu de champ et contre-champ, deux images se répondent, l'une au-dessus de l'autre. Sur la première, on voit une femme penchée sur sa cuisinière, en train de remuer le contenu d'une casserole tandis que deux enfants en bas-âge jouent autour d'elle. En dessous, deux enfants sont attablés alors que, courbée sur un panier de linge, une femme s'affaire à côté d'eux. La composition est ici la même : en face des deux clichés, une page blanche découvre la phrase suivante « *Childcare is a question of money and class* » (la garde d'enfants est une question d'argent et de classe). **Ces femmes, ces enfants, qui sont-ils ?** Je continue de tourner les pages et je lis : « *En 1974, des photographes, une graphiste, une journaliste et autrice, une éditrice et une illustratrice [...] se regroupent dans le nord-est de Londres. Installées aux alentours de Hackney, qui est alors l'un des boroughs populaires les plus pauvres de la capitale britannique, elles commencent à œuvrer pour faire connaître les conditions dans lesquelles les femmes y travaillent et y vivent* ». En 1975, elles exposent

sous le nom **Hackney Flashers**. Au fil des textes, l'historienne de l'art et autrice de l'ouvrage **Camille Richert** présente le travail de ce collectif féministe qui, entre 1974 et 1980, a réalisé deux expositions de photographies et de dessins portant, notamment, sur l'absence de services de gardes d'enfants pour les mères qui travaillent. Il s'est développé dans un contexte de bouleversements sociaux, économiques et culturels, au crépuscule des Trente Glorieuses et **les Hackney Flashers** estimaient que l'action collective était vitale pour provoquer des changements sociaux et politiques. Je referme le livre.

C'est très certainement ça qui a dû m'attirer : l'action des **Hackney Flashers** fait écho à de nombreuses réflexions qui agitent le milieu de l'art actuellement. En 2019, l'*Hebdo* publiait une [enquête](#) sur la manière dont le « collectif » change l'art. Et l'ancien directeur de Auto Italia, Edward Gillman, y posait la question suivante : « *Quelles sont nos conditions sociales de travail quand nous n'avons même pas les moyens de louer un atelier dans une ville comme Londres ?* ». En 2018, en réaction au projet de réforme des retraites du gouvernement – piloté alors par le haut-commissaire Jean-Paul Delevoye – les acteurs de l'art se fédéraient sous l'égide d'Art en Grève. « **La constitution en collectif(s) semble une voie féconde pour une profession atomisée, de fait, par sa pratique et par l'état concurrentiel du marché** », [écrivait](#) alors le critique d'art Samuel Belfond. Et d'ajouter : « *s'il ne règle pas les tracasseries pécuniaires inhérents à la carrière, le collectif permet du moins de dynamiser, par les échanges et le soutien, les pratiques individuelles de ses membres* ». Aujourd'hui, en réaction aux multiples coupes budgétaires des collectivités territoriales, à la précarisation galopante d'un secteur qui a déjà souffert pendant la pandémie de covid-19, au gel du pass Culture ou encore à l'entrée en vigueur de la loi dite « pour le plein emploi », **des travailleurs et travailleuses du secteur culturel ont créé le groupe Cultures en luttés et égrènent des actions un peu partout sur le territoire français**. Assemblées générales, manifestations, actions, rassemblements : la mise en commun des ressources sert aussi à épauler les plus précaires du milieu de l'art. « *The Art World must unite + fight* » ? Ou tout du moins continuer de le faire : continuer de se rassembler pour une culture publique, accessible. **Continuer de se rassembler pour un monde de l'art moins précaire, moins opaque, moins violent. Alors oui, définitivement : « The Art World must unite + fight ».**